

# À PROPOS DE LA NEURO-PSYCHANALYSE

Mark Kinet

Bruxelles, le 20 janvier 2023

## Prologue

Dans un esprit d'intégration durable, j'ai toujours adopté une position large et multiculturelle. Également en ce qui concerne le mouvement psychanalytique. Pour moi, en termes de profondeur et d'ampleur de leur pensée, Freud et Lacan sont les deux plus grands. En dehors de cela, je me suis surtout inspiré d'auteurs aussi divers que Melanie Klein, Wilfred Bion, Donald Winnicott et Peter Fonagy. Dans ma région linguistique, Paul Verhaeghe est probablement mon principal maître théorique. Il associe de façon originale le premier et le dernier de la liste. Alors que la psychanalyse a aujourd'hui environ cent vingt-cinq ans, cette conférence du vendredi porte sur la discipline encore jeune de la neuro-psychanalyse. Pour être clair, personnellement, je ne suis pas neuro-psychanalyste. Mais je travaille cliniquement à plein temps depuis plus de trente ans : en tant que psychiatre dans un cadre psychothérapeutique (semi-)résidentiel et dans un cabinet psychanalytique indépendant, en privé. J'ai jusqu'à présent écrit et/ou (co-)édité plus de 30 livres sur les sujets les plus divers liés à la psychiatrie, la psychothérapie, la psychanalyse et la culture. J'ai également suivi avec curiosité les résultats des recherches menées dans le domaine des neurosciences (qui en sont encore à leurs débuts). *L'Esprit de la pulsion* est récemment paru en néerlandais, mais je suis en train de retravailler et de traduire le livre pour Routledge, avec qui j'ai signé un contrat pour *The Spirit of the Drive*. J'essaie d'y rendre compte de ce qui m'attire dans la neuro-psychanalyse et pourquoi. J'ai tenté d'expliquer et de commenter ce sujet complexe aussi simplement que possible. Il se fonde sur plusieurs centaines d'études et d'expériences neuroscientifiques. Pour illustrer la matière traitée, j'avais prévu de temps en temps un interlude plus ludique. Par manque de temps je dois abandonner cet interlude. Hélas, car je me réfère à Friedrich Schiller : l'homme est le plus authentiquement lui-même lorsqu'il joue. De plus, le livre en question est composé de deux tiers de Freud et de Solms et d'un tiers de Lacan et de Bazan. Par manque de temps encore, je me limiterai aux deux premiers.

## 1. La neuro-psychanalyse

*Tout progrès n'est que la moitié de ce qu'il semble être au départ*  
Sigmund Freud

Classiquement, les processus inconscients sont l'objet de la recherche psychanalytique. Vous ne pouvez pas les observer directement, pas plus que vous ne pouvez examiner l'obscurité avec une torche. Nous devons nous contenter de ce que l'on appelle les *formations* de l'inconscient telles que le rêve, le lapsus, le transfert ou

l'agir. C'est pourquoi j'aime appeler la psychanalyse la science des traces. Comme un détective, elle doit se contenter principalement de *preuves circonstanciées*. Mais on peut aussi l'appeler la science du déraisonnable. Je me souviens des paroles de Lord Polonius dans Hamlet : *Though this be madness, there's method in't*. Car la folie aussi a sa méthode. Selon Jacques Lacan, la psychanalyse était avant tout la *science du particulier* : science du privé. Elle étudie les lois qui ne s'appliquent qu'à  $n = 1$ .

Pendant longtemps, les observations comportementales (issues par exemple des recherches *sur les nourrissons*) ont été considérées comme inappropriées pour la psychanalyse. Elles venaient de l'extérieur du cabinet de consultation et restaient donc controversées. Si la recherche subjective et herméneutique-empathique est génératrice d'hypothèses comme nulle autre, la perspective de recherche empirique et à la troisième personne (qui caractérise bien sûr aussi les neurosciences) peut néanmoins apporter ici et là des contributions confirmant les hypothèses. La critique scientifico-philosophique d'Adolf Grünbaum n'était-elle pas précisément que la psychanalyse a besoin d'un support empirique *indépendant de son cadre clinique* ? Pourtant, même pour Solms, la situation clinique reste toujours une dernière cour d'appel. En cela, il n'est pas si éloigné de Lacan avec sa déclaration : "*La psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient*".

De nos jours, Lacan a la réputation tenace d'être cliniquement non pertinent. Néanmoins, sa distinction entre l'ordre réel, imaginaire et symbolique peut fournir un cadre de référence utile et global pour le modèle bio-psycho-social de Georg Engel, largement utilisé. Dans une vision lacanienne, tout ce qui est humain depuis nos temps originaires devient inextricablement entrelacé. Après tout, le *Schmerz* inavouable de l'infans présuppose une réponse spécifique du grand Autre sur la base duquel le sujet commence son historiographie. J'utilise ici le réel (quelque peu différent de Lacan) comme le réel de la physique. Par exemple le réel en tant que matière-énergie, mais aussi en tant qu'autre chose comme la disposition, la pulsion, le traumatisme ou l'excitation/*arousal* (moderne), étant autant de tentatives de saisir ce réel en concepts. Déjà selon Galileo Galilei, les mathématiques sont le langage de la nature. Ceci est illustré par la célèbre formule d'Einstein  $E = mc^2$ . Il en découle également la devise consistant à rendre les choses aussi simples que possible... mais pas plus simples. Plus loin, nous verrons comment Mark Solms y parvient exceptionnellement avec une sorte de rasoir d'Ockham.

De nos jours encore, la relation entre psychanalyse et neurosciences reste controversée. Pour ses collègues neuroscientifiques, la *démarche* psychanalytique de Solms ressemblait à celle d'un astronome se tournant soudainement vers l'astrologie. Solms et Turnbull en ont fait l'expérience directe : l'intérêt pour la psychanalyse entraîne une perte de respect de la part des collègues, une perte d'estime de la part des étudiants, une perte de disponibilité de la part des revues scientifiques à publier des travaux d'une telle inspiration. De toute façon, il est difficile de « monter en grade » avec la psychanalyse. La combiner avec les neurosciences est carrément « mauvais pour la carrière ». Toutefois, la résistance était et est peut-être encore plus forte envers les neurosciences et de la part du monde

psychanalytique. Blass et Carmeli, par exemple, étaient et restent carrément hostiles. Ils considèrent effectivement l'influence des neurosciences comme une menace pour la psychanalyse véritable. Elles sont un modèle pour ceux pour qui le préfixe *neuro-* signifie la réduction du psychique au mesurable. Dans cette optique, la névrose se réduit à un fonctionnement cérébral perturbé, et le risque existe que les patients se posent des questions sur leur cerveau plutôt que sur eux-mêmes. Pour eux, le neuro-langage fonctionne comme un métalangage censé enrichir toutes les disciplines de l'esprit par un discours omniscient, car les neuro- sauraient maintenant (et eux seuls) comment le cerveau ou l'esprit fonctionne *réellement*. De nombreux psychanalystes détestent également les chiffres. Comme si le fait de les utiliser avait par définition un effet dé-subjectivant sur tout ce qui est humain. Il est vrai qu'un CD se compose de « uns » et de « zéros ». Néanmoins, il sonne comme une cantate de Bach.

Mark Solms le souligne à plusieurs reprises : l'allergie au quantifiable est très éloignée de Freud lui-même. Je cite son ambition initiale : produire une psychologie qui soit une science naturelle. Présenter les processus psychiques sous la forme d'états quantitativement spécifiables de constituants matériels et les rendre ainsi transparents et libres de contradictions. Les lacaniens, tout particulièrement, ont souvent de fortes objections à l'égard des neurosciences. Après tout, le savoir sur lequel se concentre la psychanalyse est, selon eux, "*un savoir insu à lui-même*". C'est un savoir insu qui réside (uniquement) dans l'inconscient de la personne concernée. Le savoir d'autres sciences (en particulier des sciences naturelles) peut être transmis et quantifié, mais - ainsi qu'ils le disent de manière peut-être un peu brutale - ce savoir insu ne peut être raconté et toute quantification échoue.

Transposés à la matière qui nous occupe, la structure et le fonctionnement de notre esprit et de notre cerveau sont universels et ils répondent à des lois nomothétiques des sciences naturelles. D'autre part, chez les humains, un énorme manteau néocortical a été posé par-dessus notre système limbique/cerveau émotionnel. Nous verrons que cela a créé un "milieu" largement inconscient entre l'intérieur et l'extérieur. C'est l'inconscient en tant que *chaînon manquant* longtemps recherché entre le corporel et le mental dont parle Freud dans sa lettre du 5 juin 1917 à Georg Groddeck. C'est aussi l'inconscient de Lacan comme discours du grand Autre : la structure génératrice de sens qui se place entre la perception et la conscience. Il constitue en quelque sorte une lunette invisible à travers laquelle nous voyons la "réalité" et essayons d'en faire quelque chose. Il est linguistiquement structuré et, selon la célèbre formule de Lacan, il se situe pour ainsi dire entre *peau et chair*. Le point de départ, c'est notre corps, autour duquel des couches de signification sont drapées. Le manteau néocortical en question façonne notre identité en habillant un noyau biologique de manière symbolique-imaginaire. A cet égard, notre corps est un facteur limitatif. Il fixe les lignes de craie. La façon dont elles sont remplies dépend de la toile des signifiants tissée et écrite à la fois pour et par nous-mêmes.

Selon un proverbe africain, tout homme qui meurt est comme une bibliothèque qui brûle. Cette bibliothèque est pleine d'expériences et de croyances. Les nôtres et

celles des autres. De nombreux livres contiennent également des commandements et des interdictions, des normes et des valeurs qui interprètent l'opinion dominante ou celle de ceux qui gouvernent. Selon Paul Verhaeghe, notre identité est déterminée principalement par quatre rapports. Notre rapport à la différence des sexes, aux aînés et aux autorités, à nos autres semblables et enfin notre rapport à notre corps et à nous-mêmes. Outre la néoténie typiquement humaine (qui se traduit par l'immatunité physiologique et la dépendance prolongée et impuissante caractéristiques du nouveau-né humain), le fait qu'il soit aussi fait de langage et d'histoire (ou qu'il y soit jeté) permet alors une différenciation anthropologique presque catégorique plutôt que progressive.

Dans cet état d'esprit j'ai édité en 2010, avec Ariane Bazan, un livre intitulé *Psychoanalyse et neurosciences*. Depuis, Bazan est devenue l'un des ténors internationaux de la neuro-psychoanalyse et elle a publié sur ce sujet avec une régularité d'horloge. Elle est considérée comme la figure de proue d'une orientation lacanienne qui privilégie l'importance du signifiant, de l'historicité et de la répétition comme concepts psychanalytiques fondamentaux. Ce faisant, elle parle davantage de l'inconscient de Freud que de son Ça. Car Solms ne gaspille parfois pas plus d'une phrase à cette spécificité humaine : *"les humains ont également une grande capacité (cortico-thalamique) à satisfaire leurs besoins par des voies imaginaires et symboliques"*. Cela contraste avec la majeure partie de la littérature psychanalytique, qui, après tout, traite et parcourt presque exclusivement cet espace imaginaire et symbolique. Dans mon livre, je décris que dans la vision neuro-lacanienne de Bazan le langage symbolique et le signifiant font une différence substantielle. Le comportement instinctif et inné n'est qu'un dispositif. Il ne devient *'incitativo'* (stimulant) que par une inscription dopaminergique dépendante de l'expérience (ou de l'événement), c'est-à-dire en fonction de l'histoire et de la jouissance qui lui sont attachées.

La neuro-psychoanalyse pourrait-elle créer un cadre global, intégrant à l'approche psychanalytique de l'expérience subjective les connaissances des neurosciences ? Pourrait-elle contribuer à une sorte de « Théorie du Tout/T.O.E. » que, par exemple, la physique s'efforce également d'atteindre ? La neuro-psychoanalyse tente en tout cas de remédier aux réductions trop simplistes des neurosciences. La neuro-psychoanalyse essaie également d'éviter la mythologie obscure et les lacunes spéculatives de la métapsychologie psychanalytique en fondant davantage sa théorisation sur des données empiriques. Distiller la vie pulsionnelle à partir de l'écoute de l'association libre sur le divan a déjà conduit Freud à des intuitions miraculeuses. Mais n'y a-t-il pas davantage encore à apprendre sur notre vie pulsionnelle à partir d'observations totalement différentes en dehors du cabinet de consultation ?

Les neurosciences ont désormais abondamment prouvé que la grande majorité des processus mentaux appartiennent à la catégorie (descriptive) du non-conscient. Mais ce non-conscient doit être distingué de l'inconscient freudien au sens plus restreint. Ce dernier est l'inconscient systémique psychodynamique et pulsionnel qui fonctionne selon le mode (fluide) du processus primaire. Mark Solms qualifie

succinctement le processus primaire de « *manière fantaisiste de dire que vous continuez à ignorer la logique et la contradiction, et que vous ne distinguez pas le passé du présent ou les pensées des actions* ». Selon lui, il s'agit d'une « *conscience sans application des règles de la réalité* ».

Dans le livre que j'ai édité avec Bazan, j'ai écrit un chapitre *sur les neurones et les névroses. L'IRMf de l'âme*. Par manque de temps, je ne répéterai pas les conclusions et les réflexions que j'y ai produites sur la neuroplasticité attendue, dépendante et indépendante de l'expérience. Ni celles sur l'attachement et les recherches sur la communication inconsciente et préverbale de l'hémisphère droit entre la mère et le bébé par le neuroscientifique et chercheur sur les nourrissons : Allan Schore. Mais je récapitule brièvement quelques points concernant notre mémoire.

Tant Freud que Lacan ont explicitement attiré l'attention sur le désaide et l'immatunité physiologique de l'enfant humain. Sans la « préoccupation maternelle primaire » de la mère nourricière, l'enfant ne peut pas se développer au mieux psychiquement. Au cours de cette première période de la vie, un système de représentation se construit alors, constitué d'une image de soi et de l'autre, cristallisée autour de l'« excitation » ou de la stimulation vécue par l'enfant. Selon la théorie, il s'agit d'un « *modèle de fonctionnement interne* », d'un schéma cognitif, d'une « *triade soi/autre/affect* » d'enveloppes/schémas proto-narratifs d'être ensemble, d'un modèle d'attachement particulier, etc. qui définissent notre façon d'être au monde. Ils sont tous fixés dans la mémoire procédurale et continuent à laisser une empreinte décisive sur tout et n'importe quoi. Ils constituent alors une sorte de clé de sol sur la portée et il est indispensable de s'y accorder (avec empathie) pour trouver le juste ton (affectif) dans la séance. Porter ces schémas implicites à l'attention consciente de l'analysant d'une manière émotionnellement significative fait partie intégrante de tout processus psychanalytique. Peter Fonagy en fait même la composante la plus essentielle de la pratique thérapeutique.

La mémoire implicite est l'inconscient non refoulé et non mémorisable qui n'apparaît que sous forme d'(inter-)action et de répétition. Nos façons d'être au monde peuvent être comprises comme des souvenirs, mais alors des souvenirs qui sont "exprimés" dans la façon dont est et se comporte une personne. Cette connaissance implicite n'est donc pas remémorée, mais agit. Il s'agit d'une connaissance inconsciente, non pas au sens d'une inconscience dynamique due au refoulement, mais non consciente, c'est-à-dire comme allant de soi au-delà de la conscience. La mémoire procédurale et la mémoire émotionnelle sont les plus pertinentes pour la clinique. Elles ont des principes de fonctionnement différents. Toutes deux sont *difficiles à oublier*, mais la première est *difficile à apprendre* et la seconde est *facile à apprendre*. Tant la mémoire émotionnelle que la mémoire procédurale vont en-deçà de la pensée ; selon Solms, elles sont caractéristiques de l'inconscient systémique et elles apportent donc un éclairage différent sur la compulsion de répétition de Freud.

## 2. Retour à Freud

*On revient toujours à ses premiers amours*  
Pierre Marc Gaston Bassompierre

Bien sûr, Mark Solms était déjà une figure de proue dans le livre que j'ai édité avec Bazan. En partie grâce à la montée en flèche de sa neuro-psychanalyse depuis lors, il est même devenu aujourd'hui une figure emblématique du monde psychanalytique au sens large. Son article intitulé *The scientific standing on psychoanalysis* était encore le plus lu en 2018 dans l'édition internationale (en ligne) du *British Journal of Psychiatry*. Le fait qu'après James Strachey, il ait été chargé d'éditer une *Standard Edition* révisée des quatre ouvrages neurologiques et des vingt-quatre ouvrages psychologiques de Freud témoigne de son propre statut.

Lacan est connu de tous grâce à son célèbre « retour à Freud ». Ce faisant, il se démarque de l'ego-psychologie et revient au premier Freud de l'interprétation des rêves, du mot d'esprit et du lapsus, quand l'inconscient est encore central et conçu avant tout comme textuel. Comme nous le montrerons, le tournant pris par Solms est aussi un retour à Freud, mais au *tout premier* Freud (neuroscientifique). Selon ses propres dires, Solms ne veut rien de plus que terminer le *Projet d'une psychologie*<sup>1</sup> (1895) de Freud. Dans ce texte, Freud parlait déjà de manière prophétique de l'homéostasie et de la recherche de la tension minimum comme *mode par défaut* du fonctionnement mental. C'est la mort dans l'âme que, faute de moyens technologiques suffisants, Freud a dû abandonner sa recherche en 1896. Du fait qu'elle n'a été publiée qu'en 1950, les activités neuroscientifiques de Freud sont également restées très longtemps dans l'ombre de sa théorisation ultérieure.

Solms rappelle à d'innombrables reprises que Freud a pourtant travaillé en tant que neurologue pendant vingt ans, avant de devoir quitter l'université de Vienne pour son cabinet privé, par manque d'opportunités de carrière là-bas et pour gagner sa vie. Il avait environ deux cents publications neurologiques à son nom. Freud a continué à considérer jusqu'au bout qu'il était nécessaire qu'au fil du temps la (neuro-)biologie soutienne les hypothèses provisoires de la psychanalyse. Ainsi, il qualifie la biologie de domaine aux possibilités illimitées. Selon lui, nous pouvons nous attendre à ce qu'elle nous donne les aperçus les plus surprenants et nous ne pouvons pas prédire les réponses qu'elle nous apporterait plusieurs décennies plus tard. Il se pourrait - selon ses propres termes - qu'elles minent complètement la structure artificielle de ses hypothèses.

En 1895, Freud a écrit son *Projet* en trois semaines. Il a tenté d'y ancrer sa psychanalyse ultérieure dans une psychologie scientifique (naturelle). Rétrospectivement, il a qualifié cette ambition de "sorte d'erreur". Après le modèle affect/trauma de sa *neurotica*, dans le septième chapitre de son *Interprétation des Rêves* il a donc remplacé la neuropsychologie par une métapsychologie. Mais à ce

---

<sup>1</sup> Freud S., « *Projet d'une psychologie* », in *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Édition complète, PUF, Paris 2006, pp. 593-663.

sujet, il s'est également montré (auto-)critique. Il a par exemple nommé sa doctrine pulsionnelle une mythologie pulsionnelle et ses réflexions sur la horde primitive un mythe scientifique.

De nos jours, des aspects tels que le point de vue économique et la pulsion ont pratiquement disparu de la psychanalyse. Cependant l'énergétique était très présent dans le *Projet* de Freud.

Dans *Pulsions et destins de pulsions*, il nomme la pulsion « une mesure de l'exigence de travail qui est imposée à l'animique par suite de sa corrélation avec le corporel<sup>2</sup> ». Pour Freud, l'objectif principal de la pulsion est de décharger le plus rapidement possible les excitations qui parviennent du corps à l'esprit et de maintenir ainsi au plus bas les stimulations somatiques incessantes. Pour lui, il s'agit de la décharge de l'énergie libre qui définit notre processus de pensée primaire.

Alors que dans son *Projet*, il parlait encore du principe d'inertie neuronale selon lequel les cellules nerveuses se déchargent sur le mode réflexe, après 1920 il introduit le principe de 'Nirvana' de Barbara Low selon lequel le système nerveux se débarrasse de l'excitation aussi vite que possible et cherche le repos complet. Dans cette optique, la pulsion est conforme à la deuxième loi de la thermodynamique. C'est l'entropie. Une conclusion un tant soit peu inconfortable s'impose donc : le plaisir résulte de la satisfaction de la pulsion de mort. Après un avertissement préalable de Freud dans le quatrième chapitre (« ce qui suit est une spéculation »), cette pulsion de mort en tant que telle n'est introduite que dans *Au-delà du principe de plaisir*. La pulsion de mort conduirait alors à la tension 0. Nous verrons que Solms considère cette pulsion de mort comme un non-sens neuroscientifique. Il est vrai qu'une fois satisfaites, toutes les pulsions disparaissent sous le radar. C'est alors le silence complet. Mais nommer 'pulsion de mort' l'idéal biologique (dans lequel tous les besoins corporels et émotionnels sont satisfaits) lui semble tout de même très contradictoire. Dans le livre - et avec Bazan - j'y reviens plus largement avec l'interprétation de la pulsion de mort propre à Lacan.

L'inconscient du premier modèle topique de Freud était le refoulé tandis que dans le modèle structural ultérieur, le Ça représente le vaste réservoir chaotique des énergies pulsionnelles. Ce sont les mêmes principes que dans l'inconscient topique qui prévalent : le processus primaire, une organisation complexe, des pulsions superposées, « étagées ». Dans ce modèle, le refoulé forme une sorte de compartiment. Il est séparé du Moi par la barrière du refoulement et il communique avec le Ça. En-dessous, le Ça s'ouvre dans le somatique. Il se prête donc davantage que l'inconscient initial à des interprétations biologisantes ou naturalisantes (à comprendre en effet plutôt sur le plan langagier). Sur le plan économique, il s'agit de la transformation d'énergie libre en énergie liée ; sur le plan topique il s'agit respectivement du préconscient et du conscient versus l'inconscient ; au niveau dynamique, dans le principe de réalité, l'énergie pulsionnelle est au service du Moi.

---

<sup>2</sup> Freud S., « Pulsions et destins de pulsions », *OCCP*, XIII, p. 167.

Dans *L'erreur de Descartes*, dès 1994 Antonio Damasio avait assimilé les sentiments à l'enregistrement d'états corporels, dans lesquels les sentiments agréables et désagréables sont respectivement liés à l'augmentation ou à la diminution des chances de survie ou de reproduction. Selon Damasio, c'est après tout la raison pour laquelle nous avons des sentiments. Son point de vue a été confirmé par les résultats expérimentaux de Jaak Panksepp. De plus, les sentiments ne font pas seulement référence à l'intérieur du corps, mais aussi aux états cérébraux liés aux systèmes émotionnels instinctifs tels que l'attachement, la colère ou le jeu. En descendant jusqu'au niveau sous-cortical comme Panksepp, Damasio a reconnu que les formes élémentaires de la conscience étaient beaucoup plus primitives qu'on ne le pensait. À la suite d'Antonio Damasio, Solms a fini par revisiter l'homéostasie. En tant que principe biologique, celle-ci sous-tend la conscience et, par le biais de cette homéostasie en tant que principe néguentropique, il est arrivé (après Panksepp et Damasio) à son troisième grand inspirateur : Karl Friston. Ses concepts de *codage prédictif* et de *principe d'énergie libre* lui ont permis d'intégrer la biologie de l'homéostasie à la physique de l'entropie/incertitude. Je cite Solms à propos de l'humeur 'Eureka' que cela lui a procuré. « Lorsque nous en sommes arrivés là, j'ai ressenti quelque chose de semblable à ce qui était arrivé à Freud plus d'un siècle auparavant, lorsqu'il écrivait à Wilhelm Fliess, le 20 octobre 1895 : "*Tout semblait s'emboîter, les engrenages s'engrenaient, la chose donnait l'impression d'être vraiment une machine qui allait bientôt fonctionner d'elle-même... Bien sûr, je ne peux contenir ma joie*".

Antonio Damasio à nouveau, dans son *Erreur de Descartes*, avait mis en scène entre autres Phineas Gage. Au cours de l'été 1848, ce malheureux *cheminot* a reçu un coup de barre d'acier dans la tête, mais à peine quelques minutes plus tard, il était à nouveau sur pied, debout et parlant. Il avait conservé un fonctionnement presque normal en termes de perception, de mémoire, de langage et d'intelligence. Mais Gage n'était plus Gage. Il faisait fi des conventions sociales, jurait comme un charretier, mentait, ne tenait compte d'aucun conseil et était très impulsif. Les conséquences étaient désastreuses et il a fini comme attraction dans un cirque. Eh bien, Solms laisse démarrer son propre projet par un accident à la Phineas Gage tiré de sa vie personnelle, à savoir l'accident tragique de son frère Lee. Ce dernier était tombé d'un toit et encourût un traumatisme crânien alors que leurs parents étaient partis faire du yachting. Par la suite, (tout comme Gage) il avait surtout changé de caractère. C'est le jeune Mark qui a eu le plus de mal à situer et à comprendre cela. Il associe à ce drame le fait qu'il ait étudié ensuite la neuropsychologie. Car la neuroscience de l'époque semblait se concentrer exclusivement sur l'aspect cognitif du traitement de l'information corticale et non sur l'*esprit sensible et conscient (sentient mind)*. Solms était "*consterné*". Il a trouvé un état d'esprit similaire chez le neurologue et auteur à succès Oliver Sacks. Il ne cesse de citer sa déclaration : "*La neuropsychologie est admirable, mais elle exclut la psyché... C'est précisément le sujet, le moi vivant, qui est exclu de la neurologie*". Comme on le sait aujourd'hui, après quarante-six ans de psychanalyse chez Leonard Shengold, Sacks détient probablement le record mondial

de psychanalyse au long cours. Avec ses *Études de cas singuliers*, il s'est plongé dans le monde intérieur de ses patients neurologiques, qui parlait à l'imagination.

Solms lui-même s'est intéressé à la psychanalyse suite à un séminaire de littérature comparée sur l'interprétation des rêves. Surtout intéressé depuis de longues années par sa propre subjectivité et celle de tous les êtres humains, Solms a suivi une formation en psychanalyse de cinq ans à Londres, où il s'est dûment familiarisé avec la pensée freudienne et (post)kleinienne en particulier.

Dans ses recherches scientifiques, Solms s'est inspiré de la méthode clinico-anatomique de Broca, Charcot, Luria et en partie de Freud pour explorer les corrélations entre le mental et le neuronal. En bref, quel dommage neurologique correspond à quelle perte de fonction psychique et inversement. Il conçoit, bien entendu de façon dynamique plutôt que statique, la localisation des fonctions mentales dans des parties spécifiques du cerveau. Ellis et Solms soutiennent ainsi que les capacités (spécialement cognitives) du cerveau ne sont pas innées, mais dépendent fortement de l'expérience. La neuroplasticité est indéterminée au sens où les connexions sont continuellement formées et déformées.

Alors que l'on ne prête généralement pas (plus) attention au monde intérieur des patients neurologiques (notamment ceux qui souffrent d'accidents vasculaires cérébraux ou de tumeurs cérébrales), Solms a utilisé avec eux la clinique de l'écoute, et non la clinique (médicale) du regard. Il examinait surtout leurs histoires et leurs rêves. En ce sens, il a effectivement mis en pratique une devise du psychiatre et psychanalyste français Juan-David Nasio : l'inconscient (même chez les patients neurologiques !) n'existe que pour ceux qui l'écoutent.

C'est sa recherche neuroscientifique sur les rêves (phénomène subjectif naturel par excellence) qui, depuis, a fait de Mark Solms une célébrité de la psychanalyse. Le compte-rendu de l'évolution de ses découvertes se lit comme un *roman policier*, par lequel la théorie de l'activation-synthèse des rêves d'Alan Hobson est à son tour falsifiée par Solms.

L'*Interprétation des rêves* de Freud et la psychanalyse sont en quelque sorte nées en même temps. Le rêve en tant que gardien du sommeil, accomplissement voilé d'un souhait et *via regia*/voie royale vers l'inconscient : pour la psychanalyse, tous trois sont des principes tout aussi fondamentaux. Or déjà à cause de la critique philosophico-scientifique de Grünbaum et Popper et de la critique *ad hominem* qui caractérisait le Freud-bashing, la psychanalyse était tombée en discrédit après la Seconde Guerre mondiale. Mais la découverte du sommeil R.E.M. a encore ébranlé davantage les prémisses de Freud. On l'appelle aussi sommeil paradoxal car le cerveau du dormeur semble très actif pendant cette phase. Avec la régularité purement mécanique et rythmique d'une horloge, le sommeil R.E.M. se produit chez les humains et les animaux. Alan Hobson a effectué des recherches neuroscientifiques sur les chats (qui sont champions pour le sommeil). Le sommeil R.E.M. n'a pas eu lieu après la lésion de leur pont cérébral. Le lieu du rêve semblait trouvé. Toujours selon Hobson, les rêves n'étaient ni plus ni moins que le fatras

insignifiant d'une activité acétylcholinergique désordonnée pendant le sommeil R.E.M. Le cortex visuel est stimulé de manière aléatoire et une signification y est ajoutée, tout comme on peut voir toutes sortes de choses dans un nuage ou une tache de Rorschach sans qu'il y ait pourtant en soi la moindre signification préalable. Le sommeil et le rêve R.E.M. étaient, selon Hobson, l'envers objectif et subjectif de la même pièce. Après avoir présenté sa théorie d'activation-synthèse du rêve, les deux tiers de l'*American Psychiatric Association* se sont détournés en 1976 de la pierre angulaire de la psychanalyse : la théorie du rêve de Freud.

Pendant cinq ans, Mark Solms a mené des recherches pour sa thèse auprès de trois cent soixante et un (361) patients atteints de lésions cérébrales qu'il pouvait *interroger* (contrairement aux chats). Ce n'est pas sur les capacités mentales telles que la perception, la mémoire ou le langage qu'il s'est concentré, mais sur leurs rêves. Il a obtenu des conclusions surprenantes et inattendues (également pour lui). Hans-Lukas Teuber avait développé dans la recherche neuroscientifique le paradigme de la double dissociation. Cela suppose qu'il s'agit réellement de deux fonctions neuropsychologiques distinctes lorsque la fonction A est perdue en raison d'un dommage à la structure X mais pas en raison d'un dommage à la structure Y et lorsque la fonction B est perdue en raison d'un dommage à la structure Y mais pas en raison d'un dommage à la structure X. Or cette double dissociation s'est avérée falsifier les conclusions de Hobson. Bref, le sommeil et les rêves R.E.M. sont *indépendants* les uns des autres. L'arrêt des *circuits* neurologiques de l'un laisse l'autre fonction intacte dans les deux sens.

L'analyse des données faite par Solms conduit à l'hypothèse selon laquelle la *voie* du rêve prend naissance dans le circuit motivationnel du cerveau : il incite à un comportement dirigé vers un but et à une interaction plaisante avec le monde extérieur. La *voie* qui occasionne les rêves est sans conteste celle du système SEEKING de Panksepp : le comportement le plus énergique d'exploration et de recherche dont un animal est capable provoque également nos rêves. Dans ce contexte, Solms note laconiquement que le fait que les rêves (et pas seulement les rêves érotiques) impliquent une érection a été systématiquement ignoré. Les images de rêve ne semblent pas être le produit d'une activation directe des zones visuelles, mais plutôt d'une régression des intentions d'action qui sont bloquées sur le plan moteur vers des centres d'intégration plus élevés. Solms présente ainsi un modèle qui s'accorde à bien des égards avec la théorie du rêve de Freud.

Lorsque Solms consultait la littérature antérieure sur la lobotomie frontale (une opération dans la même zone neuro-anatomique) pratiquée sur des milliers de patients contre les symptômes positifs de la psychose, on a constaté que cette opération avait trois effets : les délires et les hallucinations diminuaient ou disparaissaient, les patients se retrouvaient dans un état d'absence de motivation (a-motivationnel) et, enfin, ils cessaient de rêver. Lors du *Congrès biennal de la Science of Consciousness* en 2006 à Tucson, Arizona, trente ans après le premier, un vote a été effectué parmi les participants et cette fois, deux tiers d'entre eux étaient

convaincus de la validité de la théorie des rêves de Freud. La psychanalyse était de retour dans la cité. Ce dont nous te remercions, Mark.

### 3. Vers le haut avec la pulsion

*La pulsion est (comme) une mesure de l'exigence de travail qui est imposée à l'animique*<sup>3</sup>  
Sigmund Freud

Si je veux aborder l'intégration des neurosciences affectives dans la psychanalyse, une référence explicite à Charles Darwin ne devrait pas manquer au préalable. Dans *On the Origin of Species* de 1871, il affirme clairement que la différence entre les humains et les animaux est graduelle/dimensionnelle et non catégorielle ("*one of degree and not of kind*"). Nous lisons également dans le dernier chapitre que la psychologie sera placée sur une nouvelle base, celle de "l'acquisition nécessaire de toutes les forces et facultés mentales par une transition graduelle". A plusieurs reprises il cite la devise : *natura non facit saltum (la nature ne fait pas des bonds)*.

Jaak Panksepp - très estimé par Solms - est complètement dans la ligne darwinienne esquissée. Il a mené d'innombrables expériences (notamment sur des rongeurs) en stimulant électriquement ou chimiquement certaines régions du cerveau et en étudiant le comportement qui en résulte.

La neuroscience affective de Jaak Panksepp distingue les affects sensoriels, homéostatiques et émotionnels. Ils correspondent en gros à ce que l'on appelle communément les réflexes, les pulsions et les instincts. Les affects sensoriels (extéroceptifs) sont la surprise, la douleur et l'aversion. Ils sont étroitement liés aux réflexes moteurs. Les affects homéostatiques sont la faim, la soif, la chaleur/le froid, l'essoufflement, etc. Ces affects régulent les besoins essentiels de l'organisme. Freud les nommait des pulsions : la source de son énergie psychique, qui formaient le ressort du mécanisme psychique. Je l'ai déjà mentionné : de nombreux psychanalystes contemporains rejettent aujourd'hui la doctrine pulsionnelle/le concept de pulsion de Freud. Par-dessus la pulsion se trouvent les instincts, à définir comme des réponses comportementales non apprises envers l'environnement : comportement de reproduction et de nidification, migration des oiseaux et autres animaux, hibernation, etc.

Les affects émotionnels présentent, bien sûr, un intérêt psychanalytique particulier. Ils sont ancrés dans sept programmes instinctifs-émotionnels neuronaux et comportementaux cartographiés par Jaak Panksepp. Ils prennent la majuscule car il s'agit de circuits homologues du point de vue de l'évolution. Ils opèrent au sein des mêmes structures cérébrales et sont chacun régulés par leurs propres neuromodulateurs et récepteurs. Ils sont, pour ainsi dire, *naturels*. Ils peuvent être

---

<sup>3</sup> Freud, Pulsions et destins des pulsions, OCPF XIII, Métapsychologie, p. 167, « La pulsion [...]comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée à l'animique par suite de sa corrélation avec le corporel ».

considérés comme des tendances innées à répondre avantageusement de façon corporelle ou comportementale à des situations qui présentent des défis biologiques universels.

Le système de SEEKING est supérieur et considéré comme le plus comparable à la libido de Freud. La pulsion est la perception mentale de la SEEKING : la poussée à faire un travail pour atteindre un but souhaité. Elle est sans objet. Pour reprendre les termes de Panksepp : *un aiguillon* (stimulus) sans *but*. La SEEKING tente de rechercher pour ainsi dire de manière proactive de la surprise ou de l'incertitude, et cette soif de découverte stimulante et parfois risquée nous rend plus/mieux armés pour affronter l'avenir. Je me souviens d'une phrase de Wilfred Bion : la vie est pleine de surprises, la plupart désagréables. La SEEKING pousse à explorer le monde et induit un affect excitant, optimiste jusqu'à enthousiaste, qui est également suscité par des substances psychoactives telles que la cocaïne et les amphétamines. Ce qui est remarquable dans la SEEKING, c'est qu'elle peut également s'activer pendant notre sommeil et ce, à partir de besoins ou de désirs émergents. Elle sous-tend ainsi le rêve. Les autres systèmes donnent un *but* au système SEEKING. Lorsque l'équilibre homéostatique est atteint, la SEEKING s'engage dans ce que Friston appelle la « *quête épistémique* ». Maintenant que nous avons ce luxe, nous pouvons nous adonner à la pulsion d'exploration proprement dite. Elle présente l'avantage adaptatif de nous permettre de minimiser les *erreurs de prédiction* ultérieures.

Le système de SEEKING n'a pas de notions *préétablies* de l'objet qu'il recherche. Il nous pousse avant tout à nous rendre dans le monde extérieur. C'est la base neurobiologique de ma citation préférée de l'auteure américaine de nouvelles Dorothy Parker : *The only cure for boredom is curiosity; for curiosity there is no cure*. Le seul remède à l'ennui c'est la curiosité ; à la curiosité, il n'y a pas de remède.

Le système de SEEKING doit interagir avec les autres systèmes pour attribuer une valeur aux objets recherchés/trouvés et il doit être capable de « stocker ces interactions en tant que » pour tirer des enseignements des expériences. La SEEKING en soi n'a rien à voir avec le plaisir. Le plaisir provient du système de LIKING (opioïde) décrit par Kent Berridge. La SEEKING implique l'appétit, à entendre comme une excitation anticipant le plaisir, mais lorsque la gratification échoue, il y a frustration et ce système tombe à plat. Des comparaisons avec le plaisir préliminaire chez Freud ou avec la "jouissance" lacanienne s'imposent. J'y reviendrai plus loin avec Ariane Bazan.

Le système de SEEKING est à la base de trois systèmes émotionnels primaires qui soutiennent le comportement pro-social : LUST (sexualité), CARE (soins parentaux) et PLAY (exercice social joyeux). Nous pouvons qualifier ces systèmes de pro-sociaux car ils font appel aux autres et favorisent une liaison positive. Ils sont médiés par des neurotransmetteurs tels que les opioïdes et la dopamine qui, tous deux, entraînent un puissant affect positif (chaleur, plaisir détendu avec les opioïdes, excitation agréable avec la dopamine) et par des hormones telles que les œstrogènes et l'ocytocine (l'hormone des câlins).

Les autres systèmes instinctifs sont activés en fonction des circonstances.

PLAY : grâce au jeu de *lutte* (*rough and tumble play*), tous les mammifères s'exercent sans risque aux rôles sociaux et aux conflits. Tous les jeunes batifolent et cela les rend heureux. À mesure qu'ils mûrissent, leur jeu devient plus complexe et plus compétitif. PLAY contribue à l'émergence d'une communication complexe et donc d'une pensée symbolique. La nature du "faire comme si" du jeu suggère que celui-ci pourrait bien avoir été le précurseur biologique de la pensée au sens large (c'est-à-dire de l'action virtuelle plutôt que réelle).

Le LUST pousse les mammifères à chercher des partenaires sexuels chez lesquels le plaisir montre la voie vers la reproduction. Dans LUST, il y a une différence des sexes, mais les tendances masculines et féminines existent dans les deux genres. Il s'agit d'un instinct émotionnel (et non corporel) car vous pouvez confortablement vivre sans sexe.

CARE est activé lorsque nous rencontrons un être dans le besoin. Il joue un rôle dans l'amour maternel et probablement aussi dans le traitement de patients principalement préœdipiens qui ont manqué de quelque chose de fondamental à cet égard. Selon la neuroscientifique Patricia Churchland, il est difficile de ne pas y voir une plateforme biologique pour la morale.

Mutatis mutandis, il existe également trois systèmes *précâblés* qui produisent des effets négatifs et nous préparent ainsi à des défis spécifiques. FEAR, RAGE et PANIC/GRIEF sont principalement déclenchés par une menace.

FEAR, la peur, fait en sorte qu'au cours de l'évolution nous soyons équipés pour faire face aux dangers. C'est la pulsion émotionnelle qui fait travailler notre esprit. Instinctivement, nous nous raidissons ou nous fuyons lorsque nous sommes confrontés à un danger corporel ou mortel. Le conditionnement de la peur se fait automatiquement sans que la représentation ne joue aucun rôle. Le cortex n'y est pas impliqué. Elle s'installe dans les premières années de la vie (période d'amnésie infantile que Freud attribue au refoulement du complexe d'Œdipe) lorsque l'hippocampe (responsable de la mémoire déclarative) n'est pas encore mature. Le conditionnement est pratiquement indélébile et, plus généralement, les souvenirs non conscients sont difficiles à oublier.

RAGE, la fureur, nous donne l'énergie nécessaire pour combattre les menaces, la compétition ou l'injustice. Elle nous permet de dissuader les agresseurs lorsqu'il est impossible de fuir. Elle nous permet aussi de nous débarrasser des "objets" frustrants. La fameuse réaction de *lutte/fuite* se rapporte à la combinaison de RAGE (fureur) et de FEAR (peur) et les deux systèmes susmentionnés y sont impliqués. Freud associe la guerre à la pulsion de mort (à entendre comme agressive), mais, par exemple, en gardant à l'esprit les *Guerres des chimpanzés* de Frans De Waal, les primates, nos plus proches parents, se battent également pour le territoire et la hiérarchie sociale. Plus la hiérarchie est élevée ou plus le statut social est élevé, plus le dirigeant a le droit de contrôler les différentes ressources disponibles sur le territoire.

PANIC/GRIEF, panique/chagrin, sont déclenchées lorsque nous sommes abandonnés. Elle est complémentaire de CARE. En cas de séparation, il y a des *vocalisations de détresse* ("maman !") afin que le jeune puisse être récupéré. En l'absence de réponse, le jeune se tait. Selon Watt et al., pour épargner de l'énergie et ne pas réveiller les chiens/prédateurs endormis. John Bowlby, biographe de Darwin, a décrit en détail après la Seconde Guerre mondiale ce dernier système, autonome, avec la réaction à la séparation et à la perte allant de la protestation au désespoir. Du point de vue de la neuro-psychanalyse, une séparation pulsionnelle entre l'attachement et la sexualité a été prouvée de manière concluante depuis lors. En d'autres termes, des auteurs tels que Michael Balint, Ronald Fairbairn et les théoriciens ultérieurs de la relation d'objet avaient totalement raison. Au sein de la psychanalyse, il existe deux hypothèses fondamentalement différentes : le sujet est en quête de plaisir (doctrine pulsionnelle) ou il est en quête d'objet (théorie de la relation d'objet). Aujourd'hui, c'est ce dernier modèle qui prime et la pulsion a donc disparu du devant de la scène. En revanche, les six autres systèmes sont effectivement en quête d'un objet ou reliés à un objet. Car les besoins qui y sont couplés ne peuvent être satisfaits que dans le monde extérieur. Les "solutions" narcissiques ou toxicomaniaques procurent une satisfaction de substitution mais conduisent le sujet sur une voie de garage ou mortelle. Notez que cela ne doit pas être attribué à la pulsion de mort, mais au Moi qui utilise de mauvaises "solutions". L'importance de la pulsion n'est pas en contradiction avec le relationnel. Elle ne fait qu'y contribuer et même avec un certain *sentiment d'urgence*. Une grande partie de la misère névrotique peut être comprise à partir de la relation de tension entre WANTING/SEEKING et LIKING. Le premier plaisir est lié à l'appétit, le second à la consommation. Le névrosé est typiquement à la recherche fébrile de choses qui ne lui procurent aucun plaisir.

En plus des qualia ou des qualités émotionnelles de l'affect, les besoins biologiques acquièrent une valence hédonique, de sorte que les augmentations ou les diminutions de tension par rapport à la déviation des équilibres homéostatiques (ou dans une prévisualisation : augmentation ou diminution des *erreurs de prédiction*) sont respectivement ressenties comme désagréables et agréables. En cela, les perceptions affectives comme la faim et la soif diffèrent des perceptions sensorielles comme la vue et l'ouïe : la vue et l'ouïe n'ont pas de valeur intrinsèque, les sentiments oui. Selon Solms, l'« aube de la conscience » n'impliquait rien de plus que d'attribuer aux perceptions corporelles des valeurs hédonistes.

Chaque forme de besoin a une qualité affective catégoriellement différente (faim, soif, mais aussi angoisse, sécurité, sexualité, etc.) et chacun d'entre eux déclenche des programmes d'action spécifiques à l'espèce qui sont censés ramener l'organisme à des limites plus viables. Ces programmes comportementaux sont élaborés et affinés grâce à l'apprentissage par l'expérience. C'est le développement du Moi. Les moments d'apprentissage les plus importants se produisent pendant des périodes critiques, comme la petite enfance, par exemple, lorsque nous ne sommes pas encore vraiment capables de gérer des instincts ou des affects émotionnels souvent

contradictoires. Nous devons faire des compromis et inventer ou découvrir des moyens indirects et/ou symboliques-imaginaires pour satisfaire nos besoins et nos désirs. Le fait que notre conscience phénoménale perçoive les fluctuations de ses propres besoins permet en tout cas de faire des choix et est utile pour la survie et la reproduction dans un environnement ou un contexte imprévu. Voici une fois de plus, selon Solms, le *pourquoi* biologique de l'expérience et du vécu subjectifs.

L'émotion est un sens (organe sensoriel) qui enregistre non pas le monde extérieur, mais le monde interne. Comment vous sentez-vous ? Les émotions peuvent être déclenchées par des événements extérieurs, mais elles sont le reflet de ce que l'on ressent à leur égard. Cela s'exprime dans nos mimiques ou dans notre motricité et est perceptible par autrui, de sorte que (grâce aux neurones miroirs e.a.) des réactions empathiques puissent (mais pas toujours) se produire. Mais il y a aussi des modifications (vaso-) motrices internes qui peuvent ou non être enregistrées et traduites au niveau central.

Nelleke Nicolai entre autres, fait une distinction supplémentaire entre les affects, les émotions et les sentiments. Les affects sont des réactions inconscientes à des stimuli internes. Elles se manifestent physiquement par des palpitations cardiaques, des sueurs, des rougeurs, des genoux qui se dérobaient, des envies de déféquer, etc. Les affects sont en un sens pré-personnels. Ils sont la manière dont le corps se prépare à une action importante pour l'évolution. Les émotions sont des réponses partiellement inconscientes à des stimuli mais aussi déjà en partie conscientes. Elles ont également une teneur plus ou moins sociale. Seuls les sentiments sont des émotions auxquelles on peut attribuer une certaine signification. Ils sont personnels et se situent dans un contexte historico-biographique. Savoir *ce que* l'on ressent (exactement) et donc être capable de lire ses propres émotions nécessite une expérience intersubjective dès la toute petite enfance. Cette « alphabétisation » émotionnelle n'est possible que dans le cadre d'une sorte d'*entreprise commune (aventure conjointe)* avec d'autres. La conscience de soi (en anglais : *awareness*, à distinguer de la *consciousness*) et l'attribution subjective de sens des affects et des émotions dépendent du développement et de l'histoire de vie et d'apprentissage.

Les qualia sont négatifs s'ils s'écartent d'un équilibre homéostatique (et donc - comme nous le verrons bientôt - augmentent l'entropie/l'incertitude) et l'inverse vaut pour les qualia positifs. Il existe de nombreuses nuances de qualia, chacune exprimant ses besoins respectifs et permettant à l'organisme de porter un jugement avec un minimum d'effort de calcul. Tous les besoins ne peuvent être ressentis en même temps, et encore moins soulagés. Il faut pouvoir fixer des priorités en fonction du contexte spécifique (pondérer les besoins respectifs et les besoins par rapport aux opportunités). C'est pourquoi les émotions doivent être élargies par la perception externe ou l'extéroception : elles doivent être contextualisées : je ressens ceci ou cela. En d'autres termes, elles doivent être traitées par la conscience cognitive et « liées » par elle. Cela correspond exactement à ce que Freud, en 1915, appelait le processus secondaire, qui implique d'ailleurs la « liaison » de la forme primaire de l'énergie pulsionnelle, qui est « librement mobile » : « Je crois que cette différenciation [entre

l'énergie liée et l'énergie libre] présente ce qui, à ce jour, nous fait pénétrer le plus profondément dans l'essence de l'énergie nerveuse, et je ne vois pas comment on peut l'éviter<sup>4</sup> ».

Les équilibres homéostatiques opèrent également dans les affects émotionnels. Ils ne sont pas liés à des « besoins » corporels, mais à des « besoins » liés à l'objet. Nous avons également des « états attendus » en termes d'attachement, de soins, de sexualité ou de jeu et tout écart par rapport à ces états se fait sentir là aussi. Cela a finalement conduit Solms à réaliser que la définition de la pulsion donnée par Freud comme une « mesure de l'exigence de travail qui est imposée à l'anémique par suite de sa corrélation avec le corporel<sup>5</sup> » correspond à ce que l'on appelle aujourd'hui les signaux d'erreur homéostatique. Les points d'équilibre homéostatique ne sont rien d'autre que les *états attendus* de l'organisme. L'homéostasie maintient l'organisme entre certaines limites. Dans la RAGE (fureur) il s'agit de veiller à ce que rien ne se mette en travers de mon chemin, dans la FEAR (peur) à ce que rien ne menace ma vie ou la préservation de ma vie, etc. Mais contrairement au thermostat de notre salon, nos vies en dépendent. En cas d'anomalie, il y a des signaux d'erreur qui déclenchent une régulation autonome (par exemple pour réguler la pression artérielle) ou – certainement dans le cas des instincts émotionnels – qui atteignent la conscience lorsqu'il y a du travail à faire. Dans le premier cas (autonome), Solms parle de *besoins*, dans le second (mental) seulement de *pulsions*. La distinction réside principalement dans le degré d'incertitude. Réguler la tension artérielle est bien plus simple que de s'assurer d'avoir un partenaire, qui plus est, prêt à avoir des relations sexuelles, à concevoir des enfants et à s'en occuper ensemble. Toutes les pulsions sont homéostatiques, mais les pulsions émotionnelles sont beaucoup plus difficiles et complexes à satisfaire et elles se heurtent constamment et inévitablement entre elles, notamment dans notre vie amoureuse et relationnelle (CARE, GRIEF, SEX, PLAY, SEEKING, etc.).

Le principe de constance - ou même de Nirvana - chez Freud, s'applique alors à un Moi qui traverse la vie sans le moindre effort. Solms cite une chanson de *Talking Heads* dans laquelle cette idée est exprimée de manière un peu plus poétique : "*Heaven is a place/where nothing ever happens*". En effet, tout y est "réglé" grâce à des prédictions automatisées (ou automatisables).

D'autre part, la SEEKING (recherche) est une conséquence de l'énergie libre qui incite à l'activité. Nous sommes malheureux et insatisfaits parce que nous avons besoin de quelque chose, même si nous ne savons pas exactement quoi. Les autres systèmes émotionnels visent à la SEEKING, mais attention : le déroulement ou le résultat n'est pas toujours heureux car, suite à des expériences désavantageuses dans notre histoire et ses relations d'objet, nous pouvons faire une fixation sur de "mauvaises"

---

<sup>4</sup> Freud S., *OCPF XIII*, p. 227.

<sup>5</sup> Freud S., *ibid.*, p. 167.

solutions. Si nous nous trouvons pris d'une manière ou d'une autre *entre le marteau et l'enclume*, il se peut que nous « choisissons » (avec toutes les conséquences négatives que cela implique) pour l'expression proverbiale : 'au royaume des aveugles le borgne est roi' et que nous nous y fixions. Nous restons accrochés à de « mauvaises » solutions ou à de « mauvais » objets simplement parce qu'ils nous ont fourni autrefois (et dans des circonstances données à l'époque) un certain avantage adaptatif.

#### 4. Vers la conscience

*Mistakes are the portals of discovery*  
James Joyce

Maintenant que nous avons élaboré le quoi et le comment de la pulsion, nous pouvons accéder aux constatations et aux conceptions de Solms à propos de la conscience. Si l'on commence par décortiquer le mot « conscience » en tant que concept, il a en fait plusieurs significations. Au sens premier, la conscience (en tant qu'état de veille) est une condition nécessaire à la conscience dans le second sens : la conscience en tant qu'expérience, nommée aussi conscience phénoménale. À son tour, il faut distinguer cette dernière de la conscience secondaire ou réflexive (être conscient d'entendre et de ce qu'on est en train d'entendre, voir, ressentir ou penser). C'est la conscience dont on dit que c'est : la douleur qui nous sépare de nous-même. C'est surtout en ce sens que la psychanalyse utilise ce terme. Cela coïncide alors largement avec ce que nous pouvons mettre en mots. Je fais souvent référence à une citation du poète dada Tristan Tzara : « *La pensée se fait dans la bouche* ». J'ajouterais : la pensée *ne se fait que* dans la bouche. Ou dans le stylo, bien sûr.

Comme l'intelligence est localisée dans le cortex et que chez l'humain elle occupe un si grand volume, on a longtemps supposé que notre conscience aussi y était localisée. Ces dernières décennies, on a assisté à une recherche fébrile du *corrélât neural de la conscience* (*Neuronal correlate of consciousness*, N.C.C.)

Le philosophe David Chalmers considère la recherche du corrélât neuronal de notre conscience comme le problème « facile ». La technologie informatique contemporaine a développé le langage, la mémoire et la perception. Elle peut discriminer, catégoriser et réagir à des stimuli environnementaux, mais tout cela ne suffit pas pour admettre que l'ordinateur sente quelque chose du fait de parler, de se souvenir ou de percevoir. Pour Chalmers, c'est cela, le « problème difficile » : comment et pourquoi les activités neurophysiologiques produisent-elles quelque chose comme une expérience consciente ? Un organisme n'a des états mentaux conscients que si - et seulement si - il a la perception d'être lui-même. En d'autres termes, le problème difficile concerne les expériences subjectives qui découlent de processus neurophysiologiques objectifs. Bien que ces expériences (qualia ou

conscience phénoménale) aient vraisemblablement une base physique - sans cerveau, pas de conscience - la question du pourquoi et du comment demeure.

Par ailleurs, l'une des leçons les plus importantes des sciences cognitives est peut-être que les cognitions (perception, apprentissage, mémoire, etc.) se produisent typiquement de manière (descriptive) inconsciente. Il y a constamment une « *perception sans conscience de ce qui est perçu, un apprentissage sans conscience de ce qui est appris* ». Au maximum cinq pour cent de notre fonctionnement psychique est conscient, et les cognitions ne deviennent conscientes que dans la mesure où nous en avons besoin. Un article de synthèse paru dans *American Psychologist* mentionne ainsi, avec un clin d'œil à Milan Kundera, *L'insoutenable automaticité de l'être*.

Cognition, perception, pensée, souvenir ou jugement : tout cela peut avoir lieu inconsciemment/obscurément. Ce n'est que lorsque le cortex est activé par le tronc cérébral que l'écran s'allume, pour ainsi dire, et que le film (Wilfred Bion : *waking dream thought*) qui passait constamment à l'arrière-plan devient visible. La tonalité de cet écran est donnée par le sentiment.

Dans son article novateur *The conscious Id*, Mark Solms explique comment, contrairement à Freud, il en vient à nommer 'conscient' le Ça freudien. Pour ce faire, il utilise à nouveau la preuve de la double dissociation de Teuber. Des chats décortiqués se révèlent aussi vifs que les chats avec un cortex. Les bébés nés avec une hydranencéphalie (c'est-à-dire sans cortex) répondent affectivement de manière adéquate aux stimuli et aux facteurs environnementaux. Solms présente plusieurs études de cas, dont celle d'un patient souffrant d'un infarctus massif du cerveau cortical par exemple, qui donne des réponses pertinentes et même spirituelles à toutes sortes de questions (sondant la subjectivité et l'état de conscience).

À l'inverse, chez l'homme et les vertébrés, ce n'est pas le cortex mais l'E.R.T.A.S. (*extended reticulo-thalamic activating system* ou R.A.S. en abrégé) qui semble être le corrélat neuronal de la conscience. Cette formation réticulaire se retrouve chez tous les vertébrés, du poisson à l'homme, elle doit donc avoir environ cinq cent vingt-cinq millions d'années. Une lésion de cette structure sous-corticale entraîne immédiatement le coma. En outre, il ne s'agit pas seulement d'un "interrupteur". C'est pourquoi cet E.R.T.A.S. est pertinent non seulement pour les anesthésistes, mais aussi pour les psychiatres. Tous les médicaments qui agissent sur les neurotransmetteurs situés dans les noyaux cérébraux de l'E.R.T.A.S. (comme la sérotonine, la dopamine, la noradrénaline ou l'acétylcholine) ont de puissants effets sur l'anxiété et l'humeur, c'est pourquoi ils constituent la part du lion de la pharmacothérapie psychiatrique.

Tous les circuits affectifs se rassemblent dans une structure de la taille d'une tête d'allumette : le *gris périaqueducal* (G.P.A.). Selon Björn Merker, il constitue le pivot ou l'interface affectivo-sensori-moteur du "triangle de décision" du cerveau. Et pour Panksepp, ce moi primitif (*primal self*), est la source ultime de notre être subjectif, de notre ressenti. Il s'agit d'une sorte de plateforme permettant de choisir entre les différents signaux d'erreur tirés des différents intérêts homéostatiques. Il faut fixer

des priorités (nourriture ou sexe, sommeil ou fuite) et cela se fait sur base de la *saillance*. Qu'est-ce qui maximise les réductions d'énergie libre ou de surprise ? Ce qui est priorisé se manifeste comme une pulsion qui détermine à ce moment-là nos actions arbitraires, tandis que tous les autres intérêts sont poursuivis automatiquement ou de manière autonome.

Selon Solms, les circuits sous-corticaux font le même travail intellectuel que le Ça. Ils ont évolué ainsi pour assurer le bien-être de l'individu et favoriser la reproduction. Comme Freud l'a décrit, le Ça est rempli d'énergies provenant des pulsions, mais le Ça n'est pas organisé. Le principe de plaisir domine ; il n'opère que dans l'ici et maintenant et il ne vise qu'une satisfaction aussi rapide que possible. Il n'y a pas de lois logiques et surtout, il n'y a pas de contradiction. Les diverses revendications pulsionnelles existent côte à côte sans s'effacer ni se diminuer l'une l'autre. Tout au plus, elles peuvent converger vers un alliage ou un "compromis" selon la "pulsion partielle" quantitativement/économiquement dominante.

Le Ça est la partie "besogneuse" de l'esprit. Survie/autoconservation et reproduction/sexualité y sont les motifs prédominants. Grosso modo, il se situe dans le tronc cérébral, l'hypothalamus, le striatum ventral et l'amygdale. Dans le même temps, avec la *déclaration de Cambridge sur la conscience* de 2012, la communauté scientifique mondiale s'accorde à dire que « *l'absence de néocortex ne semble pas empêcher un organisme de ressentir des états affectifs* ». Le texte a également reçu l'aval de Stephen Hawking, mais les implications en matière de droits des animaux sont encore loin d'être perceptibles...

Les capacités du néocortex (épreuve de la réalité, planification, maîtrise, contrôle des impulsions) peuvent toutes être ramenées aux fonctions dites du "Moi". Selon Freud, le Moi était la partie du Ça qui subissait un changement suite à son contact avec le monde extérieur. Il reçoit et protège des stimuli, élabore des représentations pour les besoins du Ça qui, sinon, se heurterait sans cesse aveuglément (comme une fourmi sur un obstacle).

Les représentations de soi et des objets sont corticales. Elles stabilisent nos expériences. L'énergie y est liée et l'avenir (de nos relations d'objet aussi) est rendu prévisible. L'enregistrement des expériences extéroceptives se fait également au niveau cortical, notamment par le biais de ce Moi (-corps). La pensée/cognition peut être refoulée, les sentiments en sont décapités, mais continuent à errer, orphelins, dans la psyché en quête de cintres auxquels s'accrocher. Lever le refoulement signifie être capable de pouvoir à nouveau donner place aux sentiments.

Il *semble* que la conscience provienne de l'extéroception, mais la conscience est endogène et ne provoque que l'activation/la prise de conscience de représentations corticales, notamment lorsque le monde extérieur nous *dit quelque chose*.

Les souvenirs ne sont donc pas simplement des données du passé. Biologiquement, ils concernent le passé mais servent l'avenir. Chaque souvenir est par essence une prédiction, destinée à subvenir à nos besoins. Pour épargner de l'énergie, le cerveau n'envoie que la partie des informations entrantes qui ne correspond pas aux attentes. On pourrait dire que des inférences corticales stables sont pourvues de sentiment,

créant des représentations mentales fixes du monde extérieur tel qu'il se manifeste dans notre tête. Solms les appelle les *solides mentaux*. Le sentiment n'est lié et stabilisé que par le traitement cortico-thalamique. L'affect était brut et non lié. Le soi-disant niveau de conscience est dû à l'énergie libre qui varie. En termes thermodynamiques, cela s'appelle l'entropie, et en termes de théorie de l'information, il s'agit de surprise (ou d'incertitude), qui s'exprime neuro-physiologiquement par de l'*excitation (arousal)*.

Puisque nous ne parvenons jamais à faire des prédictions totalement irréprochables, la SEEKING est la pulsion prédominante "par défaut" : un rapport positif envers l'incertitude afin de l'aborder de manière proactive. Lorsque cet affect prédomine, on ressent comme une curiosité et un intérêt pour ce qui se passe dans le monde. Votre entourage peut alors vous qualifier de "chercheur".

Les pulsions et les affects qui leur sont associés sont les mécanismes causaux de la conscience, et ce, tant sur le plan physiologique que psychologique. Les mécanismes sous-jacents seront réductibles à des lois physiques, telles que décrites par Karl Friston. Ils sont à la base de l'auto-organisation. La conscience n'est pas quelque chose au-dessus ou au-delà de la nature, elle en fait partie. Le facteur de connexion entre l'approche biologique des neurosciences affectives et l'apport des sciences naturelles de Karl Friston est, bien entendu, l'homéostasie. Les inspirations entièrement nouvelles apportées par ce dernier sont l'entropie et son *pendant* en théorie de l'information, à savoir la surprise ou l'incertitude. Car à ce dernier titre, l'entropie concerne non seulement le physique-matériel mais aussi les phénomènes virtuels ou mentaux i.e. les contenus de conscience.

L'entropie est un concept issu de la physique et, plus précisément, de la thermodynamique.

En thermodynamique, on parle d'énergie libre de Helmholtz, en chimie d'énergie libre de Gibbs et en théorie de l'information d'énergie libre de Friston. C'est ainsi que nous entrons dans le domaine de la théorie des probabilités. C'est important car, contrairement aux autres lois de la thermodynamique, les lois de probabilité s'appliquent à tout et pas seulement aux choses matérielles. Non seulement l'entropie d'une pièce remplie de gaz peut être définie en termes de probabilité, mais on peut faire de même avec l'entropie d'un processus de décision psychologique. Dans les deux cas, l'entropie augmente avec l'accroissement du caractère arbitraire des résultats possibles. Tout dans la nature n'est pas visible ou tangible, mais tout est soumis aux lois de la probabilité. C'est pourquoi la théorie des probabilités s'inscrit au cœur de la physique moderne, dans laquelle la matière n'est plus un concept de base et dont les particules classiques ont disparu.

Ce n'est qu'après que M. Solms se soit plongé dans les travaux de Karl Friston en 2010 qu'il lui est clairement apparu que les sentiments ne signalent pas seulement des anomalies homéostatiques, mais aussi essentiellement des erreurs de prédiction. Le ressort fondamental de toutes les formes de vie, selon Friston, est qu'elles sont obligées de minimiser leur énergie libre. C'est ce qui détermine toutes

leurs actions. Il s'agit d'un principe homéostatique (cf. le principe de constance chez Freud), mais cela va encore plus loin. Friston explique que les systèmes biologiques tels que les cellules doivent s'être produits par des variantes compliquées du processus par lequel des systèmes "auto-organisés" plus simples sont apparus (comme des cristaux à partir d'un liquide). Selon lui, il s'agirait du même mécanisme, à savoir la "minimisation de l'énergie libre", sur laquelle je reviendrai dans un instant. Tous les systèmes auto-organisés (y compris nous-mêmes) ont en commun une tâche importante : persister.

Elle explique aussi l'auto-organisation par laquelle la proto-vie s'est formée à partir de la soupe primordiale. C'est la façon dont se forme un soi, à savoir par la formation de ce qu'on appelle une couverture de Markov. Personnellement, dans *La Source cachée* de Solms, c'est à cette étrange couverture que je suis le plus resté accroché. De manière métaphorique et simplifiée, je le compare à ce qui distingue un nuage (selon les lois physiques) du non-nuage environnant. Solms l'appelle un « concept statistique qui sépare deux groupes d'états, notamment en états à l'intérieur et à l'extérieur du système, où les états externes sont séparés de ceux internes au système ». Ailleurs il le compare à une sorte de membrane séparant l'intérieur et l'extérieur du système. De façon physique, il est à l'origine d'un point de vue et de la possibilité de subjectivité qui peut l'accompagner. Grâce à l'auto-organisation, le monde intérieur devient une sorte de *manifestation* représentative de ce qui se passe dans le monde extérieur. Comme l'énergie libre fonctionne de manière entropique et constitue donc une menace existentielle pour le système, celui-ci doit minimiser cette énergie libre. La pulsion est une mesure du travail de liaison à effectuer et le système ou l'organisme apprend *en cours de route* grâce à l'expérience. A mon avis, Solms transpose cela, de façon très pertinente, à une mission pour la science psychanalytique dans son ensemble : nos modèles prédictifs du fonctionnement de l'esprit veillent à la rendre plus efficace et augmentent les chances de survie et de reproduction de notre discipline !

L'essence de l'homéostasie c'est que les organismes vivants ne peuvent fonctionner que dans un spectre limité d'états physiques : les états viables, optimaux ou préférés, ou tous les états que Friston appelle collectivement les états "attendus". Lorsqu'ils n'ont pas lieu et qu'un certain degré d'imprévisibilité apparaît, nos sentiments prennent le dessus. Nous recevons continuellement des informations sur notre survie probable en nous interrogeant sur notre état biologique en lien avec ce qui se passe autour de nous. Comment ça va ? Plus les réponses sont incertaines (c'est-à-dire plus elles contiennent d'informations), plus c'est pire pour nous. En un mot : la conscience naît de la surprise et c'est de l'incertitude ressentie. Après tout cela, Solms en arrive à une refonte complète de *l'Esquisse* de Freud, actualisant l'original presque phrase par phrase à l'aide des connaissances neuroscientifiques contemporaines.

## 5. La neuro-psychanalyse clinique

*Ce n'est pas par le génie, c'est par la souffrance,  
par elle seule, qu'on cesse d'être une marionnette*  
E.M. Cioran

En lien avec la clinique, j'aime citer Solms lui-même : « Les neurosciences ne sont pas davantage la cour d'appel finale pour la psychanalyse que ne l'est la psychanalyse pour les neurosciences. La dernière cour d'appel pour la psychanalyse, c'est la situation clinique<sup>6</sup> ». Le fondement de cette pensée clinique est la relation thérapeutique avec la personne en souffrance psychologique. Être capable d'établir et de maintenir cette relation dans les bons jours comme dans les mauvais est un art et une compétence. Cela exige de s'engager et de s'attacher, de porter et de supporter, de limiter et de comprendre. Le soignant n'est pas un technologue sous la prescription duquel le patient est traité, mais il explore avec, autour et à l'intérieur de chaque patient unique les racines toujours obscures et complexes du mal. Il s'agit bien du Mal comme dans *Les Fleurs du Mal* : un mal qui implique avant tout la dimension de la douleur. Le diagnostic est un processus ne conduisant qu'à des hypothèses de travail provisoires qui ne couvrent jamais entièrement la vérité et la thérapie est une responsabilité et une entreprise partagées dans laquelle le patient fait beaucoup lui-même, mais pas seul, et dont le résultat ne peut pas (et sûrement pas exactement) être garanti.

Dans cette situation clinique, le thérapeute psychanalytique suspend son savoir. Sous la devise « *Jetez le livre* » il se rend habilement muet, se couvre d'une ignorance savante ou *docta ignorantia* et cède respectueusement la place au savoir caché dans l'inconscient du patient. L'inconscient ne peut se lire que sur et entre les lignes du livre que notre patient ouvre avec nous. Tout savoir (qu'il soit neuroscientifique, psychiatrique ou psychanalytique) peut être une entrave.

La règle fondamentale de la libre association conduit alors le patient à dire ce qu'il ne raconterait à personne d'autre (y compris à lui-même). En fin de compte, presque rien d'humain n'est encore étranger au patient ou au psychothérapeute. Ou plus encore : à la longue, même peu *d'inhumain* leur est étranger. Partant de ce qu'il sait du fonctionnement de l'esprit humain, le psychanalyste a le désir d'aider le patient à avancer dans la vie grâce à une meilleure connaissance de la vérité. Dans la thérapie psychanalytique, vous *en avez* littéralement pour votre argent. Avec une sage-femme pour mère, Socrate développait déjà d'une certaine manière la maïeutique en aidant (uniquement) à découvrir dans la tête de son interlocuteur ce qui était un savoir caché. Il se comparait parfois à un frelon empêchant le cheval ailé Pégase de monter au ciel. Par analogie, j'aime personnellement voir le psychanalyste comme bouffon du roi. Ce n'est que grâce aux propos pleins d'humour de ce dernier qu'au moment opportun Sa Majesté le "Moi" se laisse être détrôné et remis les deux pieds sur terre.

---

<sup>6</sup> Solms M.: "Neuroscience is no more the final court of appeal for psychoanalysis than psychoanalysis is for neuroscience. The final court of appeal for psychoanalysis is the clinical situation".

Si nous transposons tout ce qui précède, de ce livre à la situation clinique, il semble nécessaire que le patient soit aussi surpris ou troublé pendant sa psychothérapie. Ce n'est donc pas pour rien que les thérapies psychanalytiques sont parfois qualifiées d'"*anxiogènes*". Certains auteurs vont même jusqu'à faire allusion à la violence de l'interprétation ou comparent l'interprétation au Kōan énigmatique d'un maître zen, par exemple : écoutez le battement d'une seule main. Mais en effet gardons de préférence les deux pieds sur le sol occidental, car l'efficacité psychanalytique requiert bien plus que des faits marquants ponctuels. Je récapitule tout d'abord succinctement quelques principes cliniques généraux que nous pouvons déduire de la neuro-psychanalyse de Solms. Je restitue également certaines de ses conceptions de la psychopathologie. En m'appuyant principalement sur l'article déjà mentionné concernant le statut scientifique de la psychanalyse et une élaboration neuro-biologiquement détaillée de celui-ci, j'essaie notamment de transmettre ses recommandations psychothérapeutiques. Elles n'apportent peut-être pas grand-chose de nouveau pour le clinicien, mais elles se lisent comme une *oratio pro domo* extrêmement puissante pour la trajectoire et le projet de Solms. Elles confirment surtout, sous un angle neuroscientifique, une essence psychanalytique telle que l'avait déjà résumée en une phrase Horacio Etchegoyen, l'ancien président de l'*International Psychoanalytical Association* : « La psychanalyse est une méthode qui reconnaît le passé dans le présent et les distingue par l'interprétation ».

La neuro-psychanalyse s'intéresse principalement à notre vie émotionnelle. Nous avons vu que pour Solms, nos sentiments proviennent finalement de notre Çā. Ils nous font savoir comment "nous" allons. Toutefois, idéalement, notre Moi ne se laisse pas seulement guider par ces sentiments mais il l'est surtout par le principe de réalité. Le Moi vise à automatiser au maximum pour économiser l'énergie. En d'autres termes, au sein de la mémoire à long terme ou mémoire non déclarative, il existe une pression à la consolidation. Notre mémoire de travail, c'est-à-dire notre *mémoire à court terme*, est donc très limitée. Nous ne devons rester conscient que lorsque c'est vraiment nécessaire, c'est-à-dire lorsque nous tombons ou trébuchons sur quelque chose. Nous pouvons alors citer (exceptionnellement à juste titre) James Joyce : *les erreurs sont les portails de la découverte*. La conscience est donc aussi basée (avec un clin d'œil à Werner Heisenberg) sur le principe d'incertitude. Comme les deux (vitesses différentes des) systèmes d'angoisse de Joseph Le Doux, les processus conscients/secondaires se déroulent lentement et les processus inconscients/primaires rapidement. Dans les situations de vie précaires, la hâte est de fait impérative et la procrastination dangereuse. Les structures sous-corticales prennent immédiatement la barre. Elles dirigent, gouvernent et réagissent.

Entretiens, le Moi tire les leçons de l'expérience et des mises à jour ont lieu ainsi que des reconsolidations régulières. Certaines formes d'apprentissage sont rapides. L'*apprentissage* émotionnel ou par *exposition unique*, par exemple. Dans ses conférences, Solms donne toujours le même exemple : on ne met ses doigts qu'une seule fois dans une prise. Après ça, on ne le refait plus. Même une seule expérience

sexuelle laisse des traces durables. Un apprentissage qui a trait à l'attachement prend alors rapidement plusieurs mois. Tous les souvenirs/prédictions que nous retenons de notre première période de vie se retrouvent dans la mémoire non déclarative/implicite. Ils sont *difficiles à apprendre et difficiles à oublier*. Ils ne peuvent pas être reconsolidés par la prise de conscience, mais seulement par l'action. Cette composante, la plus laborieuse et la plus longue du travail psychanalytique, Freud la nomme *Durcharbeitung/ perlaboration*. C'est apprendre par la répétition et par la pratique. De même, un certain agissement qui a lieu en dehors du cabinet de consultation et dans la *vie réelle* au cours du processus psychanalytique ne doit pas nécessairement être considéré comme un *acting-out*, mais peut signifier une forme de *per-agir* ou d'*acting-through*.

Nous ne naissons pas comme une *tabula rasa*, mais nous sommes *pré-câblés par l'évolution*. Alors que la pharmacothérapie agit chimiquement sur les systèmes instinctifs-émotionnels le changement thérapeutique consiste à modifier les prédictions. Nous avons vu que, selon Solms, le cortex stabilise/lie la conscience (cf. ses *solides mentaux*) mais *ne la génère pas*. Le niveau cortical lie l'*excitation* affective et la transforme en cognition consciente. Pour clarifier ces processus, Solms paraphrase à plusieurs reprises une déclaration faite par Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*<sup>7</sup> de 1920 : une trace mnésique apparaît à la place de la conscience. Ce processus se nomme consolidation et le mouvement inverse (la conscience apparaît à la place d'une trace mnésique) devient alors reconsolidation. La consolidation est inversée/non faite à ce moment-là. La trace mnésique est déliée. Elle redevient *saillante/activée*, donc instable et susceptible d'être révisée et reconsolidée. Solms appelle ce travail de reconsolidation "*travail prédictif en cours*".

En paraphrasant Freud, le monde n'est pas une crèche. Si nous avons eu (suffisamment) de chance, nos parents se sont donnés corps et âme pour veiller à ce qu'on ne manque de rien. Ils nous ont aimé comme (si nous étions) une partie d'eux-mêmes et ils nous ont entouré d'attentions et de soins affectueux (aujourd'hui : T.L.C. *Tender loving care*). Cependant, à l'exception des personnes que nous aimons et qui nous aiment, le monde extérieur est en majeure partie indifférent au reste de notre vie. Le fait que nos besoins et nos désirs ne puissent être satisfaits que dans ce monde extérieur est ce qui rend la vie si difficile. On ne peut pas vraiment bien faire l'amour à soi-même ou s'attacher à soi-même (bien que les théories psychanalytiques sur le narcissisme illustrent qu'on peut essayer). La principale tâche du développement consiste à apprendre à se débrouiller dans le monde extérieur. Après tout, ce n'est pas *l'art pour l'art*. Nous n'apprenons pas *pour* apprendre, mais surtout pour installer des prédictions optimales sur la manière dont nous pouvons y réussir au mieux dans un environnement déterminé. Freud appelle tout cela le développement du Moi ou, dans sa célèbre formule : *Wo Es war soll Ich werden*.

---

<sup>7</sup> Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *OCF.P*, XV, pp. 273-338, et plus particulièrement 295, 296, 307.

La plupart de nos prédictions sont réalisées de manière inconsciente. Des prédictions innées/instinctives prennent effet automatiquement. Il en va de même pour celles acquises à peu près au cours de nos fameux mille premiers jours, c'est-à-dire avant que le système mémoriel préconscient/déclaratif/explicite/hippocampique ne soit arrivé à maturité. C'est la période de l'amnésie infantile, dont Freud disait qu'elle était due au refoulement de l'Œdipe, mais qui correspond en tous points aux constatations neurobiologiques susmentionnées. L'amnésie infantile ne concerne bien entendu que la mémoire épisodique et sémantique. Il existe plusieurs systèmes de mémoire inconsciente/non déclarative/implicite, mais les plus importants pour la psychopathologie sont la mémoire procédurale et la mémoire émotionnelle, qui fonctionnent chacune selon leurs propres principes. Elles vont toutes deux au-delà de la pensée (d'où la compulsion de répétition chez Freud - voir ci-dessous) et elles définissent le mode de fonctionnement du système inconscient.

Nous apprenons à résoudre nos problèmes de façon permanente, et dans la mesure où nous atteignons cet objectif, les prédictions préconscientes sont consolidées et reconsolidées de plus en plus profondément. Sur le plan neuronal, cela implique qu'elles sont transférées des systèmes de mémoire corticaux aux systèmes de mémoire sous-corticaux. Solms a localisé le préconscient de Freud dans le cortex et l'inconscient systémique dans les ganglions de la base et le cervelet. Car au sein de l'inconscient systémique, il y a l'inconscient cognitif qui diffère de l'inconscient dynamique. Il arrive que le premier soit aussi appelé le Moi inconscient, dans la mesure où il est dépourvu des processus psychodynamiques qui caractérisent ce qui a été refoulé. Le refoulement est précédé/dérivé de processus cognitifs (représentés) et d'apprentissages, tandis que le Ça est endogène et consiste en processus affectifs (et non représentés). Il est essentiel de se rappeler qu'il s'agit de programmes d'action non représentés ou (mieux encore) irréprésentables. Par conséquent, ils ne peuvent pas non plus être "récupérés" par la mémoire de travail. Les véritables souvenirs inconscients (par opposition aux souvenirs préconscients) ne peuvent pas non plus être mis à jour dans la mémoire consciente/de travail. En ce sens, ils sont à la fois inextirpables et extrêmement opérationnels. Pour reprendre les termes de Joseph Le Douarin, ils fonctionnent "*quick and dirty*", vite et mal. Ils forment la base neuronale de ce que Freud appelle le processus primaire.

Tout cela ne signifie pas que les souvenirs non déclaratifs ne soient pas susceptibles d'être travaillés. Cela signifie *bien* que la cognition/pensée ne suffit pas, mais qu'elle doit être accompagnée d'une expérience réelle. Les souvenirs non déclaratifs ne deviennent activés et modifiables que par le biais d'un événement incarné, à savoir la discussion des traces mémorielles non déclaratives via leurs dérivés dans l'ici et maintenant (d'où l'importance des interprétations du transfert). Les prédictions non déclaratives ne peuvent pas être recueillies dans la mémoire de travail mais les patients peuvent être (rendus) conscients du fait que ces prédictions se produisent *en direct sur scène* par répétition en variations infinies. Moyennant un travail suffisamment répétitif et interprétatif, elles s'éteignent comme une fugue. Tant pour apprendre que pour désapprendre, la répétition est nécessaire. Pour Solms, c'est l'essence même de la cure psychanalytique.

Pour Solms, la distinction entre inconscient descriptif/cognitif et inconscient dynamique repose donc finalement sur ce qui suit. L'inconscient cognitif est constitué de prédictions qui ont été légitimement automatisées ou à juste titre. Elles sont profondément enracinées, précisément parce qu'elles fonctionnent si bien. Elles réussissent à répondre à la fois à long terme et de manière fiable aux besoins sous-jacents qui les sous-tendent. En revanche, ce qui a été refoulé a été automatisé à tort (ou prématurément). Cela se produit lorsque le Moi est submergé par les difficultés. Le Moi échoue alors à trouver (inventer) comment satisfaire les impératifs du Ça dans le monde extérieur. Bien sûr, cela se produit le plus souvent dans l'enfance, lorsque notre Moi est encore faible et sous-développé. L'enfant essaie de refouler/"sortir quelque chose de son esprit" et automatise à cette fin les meilleures prédictions à ce moment-là (souvent exauçant plus ou moins les souhaits). Il essaie alors simplement de "tirer le meilleur parti" d'une tâche difficile.

Pour que les prédictions puissent être corrigées ou affinées en fonction de l'expérience, elles doivent être reconsolidées. Les traces mnésiques doivent céder la place à la prise de conscience pour que la mémoire à long terme puisse redevenir labile. Toutefois, selon Solms, c'est tellement difficile en cas de refoulement, car elle est immunisée contre la reconsolidation (déclarative) malgré l'angoisse/les *erreurs prédictives* répétitives. Bien que la prédiction automatique ne fonctionne pas, elle est considérée (d'une certaine manière faute de mieux) comme fonctionnant *bien*. Le Moi préfère donc que les problèmes puissent être considérés comme résolus plutôt que comme non résolus. C'est ce que Freud appelle la résistance et celle-ci donne lieu à des mécanismes de défense. Nous préférons confirmer nos prédictions plutôt que de les infirmer. L'angoisse ou l'*erreur de prédiction* témoignent du retour constant (pression de l'imminence) de ce qui a été refoulé contre lequel nous nous défendons par toutes sortes d'après-refoulements. Des mécanismes de défense supplémentaires doivent alors être déployés ou toutes sortes de moyens sont utilisés au service de la défense.

Dans le processus psychanalytique, nous essayons d'analyser ce à quoi le patient ne peut faire face. Ensemble, nous essayons de comprendre de quelles manières possibles et impossibles il a essayé de s'aider lui-même ou de se tirer d'affaire. Les modèles et les automatismes qui se sont installés au fil des ans doivent être remplacés (toujours après beaucoup de hauts et de bas, d'essais et d'erreurs) par de nouvelles voies que le patient doit se créer ou tracer.

Pendant longtemps, la technique psychanalytique s'est principalement concentrée sur l'insight et l'interprétation. On faisait principalement appel à la mémoire déclarative et à l'histoire de vie qui peut être mise en mots. Si cela échouait, on en attribuait la cause au refoulement. Cependant, de nombreuses expériences n'ont jamais été enregistrées dans la mémoire épisodique qui dépend après tout d'un hippocampe opérationnel. Il s'agit d'expériences pré- ou infra-verbales et/ou traumatisantes.

La spécificité de la thérapie psychanalytique, c'est que les sentiments doivent avant tout être compris (plutôt que d'être influencés par des produits chimiques) et que des prédictions profondément automatisées doivent être modifiées. Quels sont les sentiments qui prévalent ? Comment peut-on les déduire (indirectement) de la répétition de sentiments, de sensibilités ou de comportements ? Comme nous essayons principalement d'alléger nos besoins émotionnels de manière inconsciente, nous devons d'abord en prendre conscience afin de pouvoir les modifier. Étant donné que la mémoire non déclarative est inoubliable ou indestructible, et que le refoulement occasionne une résistance face à la réapparition de nœuds jugés insolubles, la reconsolidation est une tâche difficile. Elle nécessite un traitement prolongé, avec suffisamment de répétitions et à une fréquence suffisamment élevée pour permettre une perlaboration.

Dans ses conférences cliniques de 2019, Solms utilise plusieurs principes que je partage volontiers (surtout en tant que psychiatre-psychanalyste, souvent confronté à des patients qui cherchent de l'aide mais pas une psychanalyse). À la question qu'il pose ici (une *taille unique convient-elle à tous ?*), il faut bien sûr répondre par la négative. Pour cela, je me réfère personnellement à Neville Symington, car il se distancie explicitement de tout un chacun « *qui dédaigne de s'adapter aux idiosyncrasies de l'individu* ». Librement selon Wilfred Bion, nous avons besoin de la vérité comme d'oxygène, mais nous ne pouvons pas la respirer dans sa forme pure. Comme tout médicament, la dose de cette vérité doit être adaptée en fonction du patient et du moment.

Assez classiquement, pour Solms, la psychopathologie se caractérise par trois manières fondamentalement différentes d'éliminer des contenus de nos esprits : la psychotique, la narcissique et la névrotique. Chacun d'entre nous peut présenter des traits de tous les trois, mais un seul est décisif.

Au cours de notre ontogenèse, nous sommes initialement de simples corps. Nous sommes nés en Ça (les bioniens francophones diraient *dans l'eau/dans l'O/in O*). Nous sommes tous dans le besoin et la dépendance, et nous ne savons encore rien. Nous avons bien des instincts émotionnels prêts à évoluer, mais nous avons tout à apprendre à propos du fonctionnement de la réalité (y compris la réalité socioculturelle). J'aime faire la comparaison avec la distinction d'Aristote entre *technè* et *epistemè*. Un castor ou un menuisier peuvent construire un barrage ou une armoire. Ils n'ont pas d'*epistemè*, car pour cela ils n'ont pas besoin de connaître les lois qui caractérisent un triangle rectangle.

Au début, notre état d'esprit est celui du processus primaire et un bon moyen de satisfaire les pulsions (surtout émotionnelles) c'est la réalisation hallucinatoire des souhaits. C'est le stade du narcissisme primaire où l'on peut s'imaginer n'importe quoi. Si ce mode continue à prévaloir même à l'âge adulte, on est dans le registre psychotique, où le Ça domine et où la réalité est rejetée. En effet, dans la psychose le moi du patient se détourne du monde extérieur pour faire place à une création omnipotente de nature délirante et/ou hallucinatoire. Dans ses conférences, Solms

est très formel : après tout, qui connaît mieux que lui les psychoses qui sévissent si souvent chez les patients neurologiques... ? Il est vrai que Solms s'appuie sur une approche freudienne et psychiatrique très classique des psychoses. Le fait qu'il y ait des addenda et errata à ajouter, tant du point de vue (post-) kleinien que lacanien, est toutefois un sujet pour de nombreux livres, totalement différents.

Alors qu'après notre naissance, le Ça est encore totalement maître de la situation, le Moi (d'abord présent de façon rudimentaire ou *in statu nascendi*) commence à apprendre ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas et il construit des représentations/mémoire/prédictions. Ainsi, le sens de la réalité se développe de plus en plus. Nous intériorisons ce qui est positif et nous rejetons ou crachons ce qui est négatif. Pour notre survie, la distinction entre ami et ennemi est vitale et le premier doit être protégé du second. Le clivage est donc une réalisation adaptative qui nous permet de nous approcher de ce qui est bon pour nous et d'éviter ce qui nous nuit. Nous sommes d'emblée et pleinement à un niveau narcissique, pris entre un Sur-Moi primitif et obsédant (Mélanie Klein) et un Moi idéal (Freud) auquel nous ne pouvons ou ne voulons jamais répondre. Nous pouvons essayer de nous approprier les bons objets et de chasser les mauvais, mais cette opération/organisation reste fatalement instable parce que (aussi) le clivé revient tôt ou tard. Chez l'adulte, il est question de pathologie narcissique lorsque la séparation entre soi et l'objet est insuffisante. Le bien et le mal, l'amour et la haine restent clivés et sont maintenus près ou loin, soit dans le soi, soit dans l'objet. Solms (s'il n'est pas gêné) prend ses distances par rapport à l'utilisation trop large du terme mécanismes « psychotiques » chez les (post-)kleiniens. Car pour lui, il s'agit de mécanismes (certes schizoïdes-paranoïdes) mais essentiellement narcissiques. Le diagnostic de Solms sur la psychanalyse, qu'il qualifie d'ailleurs de narcissique, est lui aussi tristement reconnaissable. Sa libido est plus investie en elle-même que dans l'objet ou le monde extérieur, au travers de son mouvement elle se sert abondamment des scissions et enfin, selon lui, sa suffisance d'omniscience et d'omnipotence contraste avec une dévalorisation de ceux qui pensent autrement.

Faire comme si nous pouvions créer la réalité (au lieu de nous y adapter), n'est pourtant pas tellement fructueux. Le fantasme c'est beau, mais il ne peut remplacer la satisfaction que l'on ne peut trouver que dans la réalité. Dans les problèmes névrotiques, le Moi narcissique est remplacé par un Moi plus réaliste. Les objets (même aimés, cf. l'amour d'objet) peuvent être considérés comme séparés du soi. Il y a le deuil, la perte de la toute-puissance, la vulnérabilité, la petitesse et la dépendance, qui sont tous caractéristiques de la position dépressive chez Melanie Klein. Dans les problèmes névrotiques, ce n'est pas la réalité mais plutôt la pulsion qui est sacrifiée. On essaie d'abord de repousser les sentiments indésirables, puis de les maintenir à l'écart de la conscience : c'est ce qu'on appelle respectivement le refoulement et le refoulement après-coup. Cela peut mener à la formation de caractère typique (basée sur la formation réactionnelle), mais lorsque la constriction/inhibition/ évitement ne fonctionne plus, ce qui est banni revient sur la scène sous une forme déguisée, le patient souffre du retour de ce qui avait été refoulé, et un symptôme apparaît comme une sorte d'alliage ou de formation de compromis. Ce

symptôme nous indique qu'il y a quelque chose dont nous ne pouvons pas nous débarrasser et que nous essayons de bannir de notre conscience. Outre le fait de repousser (en utilisant des troupes défensives et des astuces supplémentaires) après-coup, on peut également cliver ou diviser, ce par quoi il y a une compartimentation (non pas horizontale mais) verticale dans la psyché. Des parties du soi sont alors régressivement bannies vers un pays étranger externe (projection) ou interne (introjection). Une troisième « solution », plus désastreuse, consiste à se rabaisser au stade de développement le plus précoce, en niant la réalité et en la remplaçant par un délire.

Solms considère divers problèmes d'autodestruction si fréquents dans la situation clinique (tels que la réponse thérapeutique négative, la dépendance, la suicidalité ou l'automutilation) comme des moyens d'obtenir une gratification immédiate sans faire le travail mental nécessaire. Dans les termes de Bion, la personne évite de *subir le processus de la pensée*. Ce sont des moyens de contourner le principe de réalité et, en ce sens, ce sont des formes pathologiques de fonctionnement du Moi. Il donne comme exemple la façon dont, lors d'un divorce, nous ne recherchons pas la proximité de l'objet d'amour, mais la gratification directe par des opiacés tels que la morphine ou l'héroïne. Ici, les neuromodulateurs concernés (*endorphine bêta agissant sur les récepteurs opioïdes mu*) sont directement "utilisés" pour obtenir la satisfaction. Le fait que cela soit nuisible ou destructeur n'est alors pas le résultat d'une supposée pulsion de mort, mais d'un mécanisme de défense.

Ceux qui sont à l'aise dans la pratique psychanalytique trouveront sans doute peu de nouveautés dans tout ce qui précède. Il est certain qu'avec quelque cent vingt-cinq ans d'analyse, grâce à nos reporters sur le terrain, *nihil novi sub sole*. Cependant, le latin de Solms est beaucoup moins hermétique ou ésotérique, de sorte que son émetteur (neuro-) psychanalytique conduit apparemment à une réception meilleure et plus large. Paradoxalement, surtout peut-être en *dehors du monde* étroit de la psychanalyse.

**6. Retour à Lacan. 7. Signifiants pulsionnels. 8. Finale. 9. Epilogue. 10. Notes. 11. Bibliographie. 12. Registre <sup>8</sup>**

---

<sup>8</sup> Le livre est le moins cher sur le site web de l'éditeur, <https://gompel-svacina.eu/product/de-geest-van-de-drift/> mais il peut également être commandé dans les librairies ou en ligne. La version en langue anglaise est prévue pour 2024 chez Routledge (Londres/New York). C'est donc intentionnellement que j'omets les notes et la bibliographie dans ce texte. Pour toutes les publications et textes à lire en ligne, voir mon site web [www.markkinet.be](http://www.markkinet.be).